



Jolie progression pour le plus américain des champions français. Le meneur des San Antonio Spurs gagne deux places et se hisse sur la deuxième marche du podium de notre classement des sportifs préférés des Français. Et il en est rudement fier.

> PAR OLIVIER PHEULPIN,
À SAN ANTONIO (TEXAS)

« RIEN N'ARRIVE
COMME ÇA »

Tony Parker



« Ce qui s'est passé aux
Jeux Olympiques a aidé »,
estime Tony Parker.
La France a atteint les
quarts de finale à Londres.



Avant de rejoindre le Texas et la NBA, Tony Parker a démarré sa carrière pro au Paris Basket Racing, à l'âge de 17 ans. Il y a passé deux saisons, de 1999 à 2001.

ÉTERNEL DÉRACINÉ, né en Belgique d'un père américain et d'une mère néerlandaise il y a maintenant trente ans, Tony Parker est un enfant du monde. Il a fait sa carrière et bâti sa fortune aux États-Unis, et n'a pas ralenti une seconde depuis ses débuts en NBA il y a douze ans. Mais s'il a tout gagné en Amérique, et s'il attend encore la consécration avec l'équipe de France, continuer à grimper dans le cœur des Français suffisait à son bonheur en ce début décembre. Il s'est confié, tout en passant entre les mains de son coiffeur...

Cette deuxième place au classement des sportifs préférés des Français, ça représente quoi pour vous ?

Je trouve que c'est génial. Je suis aux États-Unis, je joue au milieu de la nuit, ce n'est donc pas évident pour le public français de me suivre. Pour regarder du basket au milieu de la nuit, il faut vraiment en vouloir.

« JOUER QUELQUES MATCHES À L'ASVEL EN DÉBUT DE SAISON DERNIÈRE A EU UN RÔLE »

Je pense aussi que cela prouve que l'intérêt pour mon sport monte petit à petit en France... Ça fait plaisir. Moi, je suis fier d'être français. J'essaie toujours de bien représenter la France aux États-Unis et c'est sympa de voir que les gens suivent ce que je fais ici.

Vous talonnez Sébastien Loeb au classement. Le connaissez-vous ?

Non, mais je connais sa carrière. Et ce qu'il a accompli est assez impressionnant.

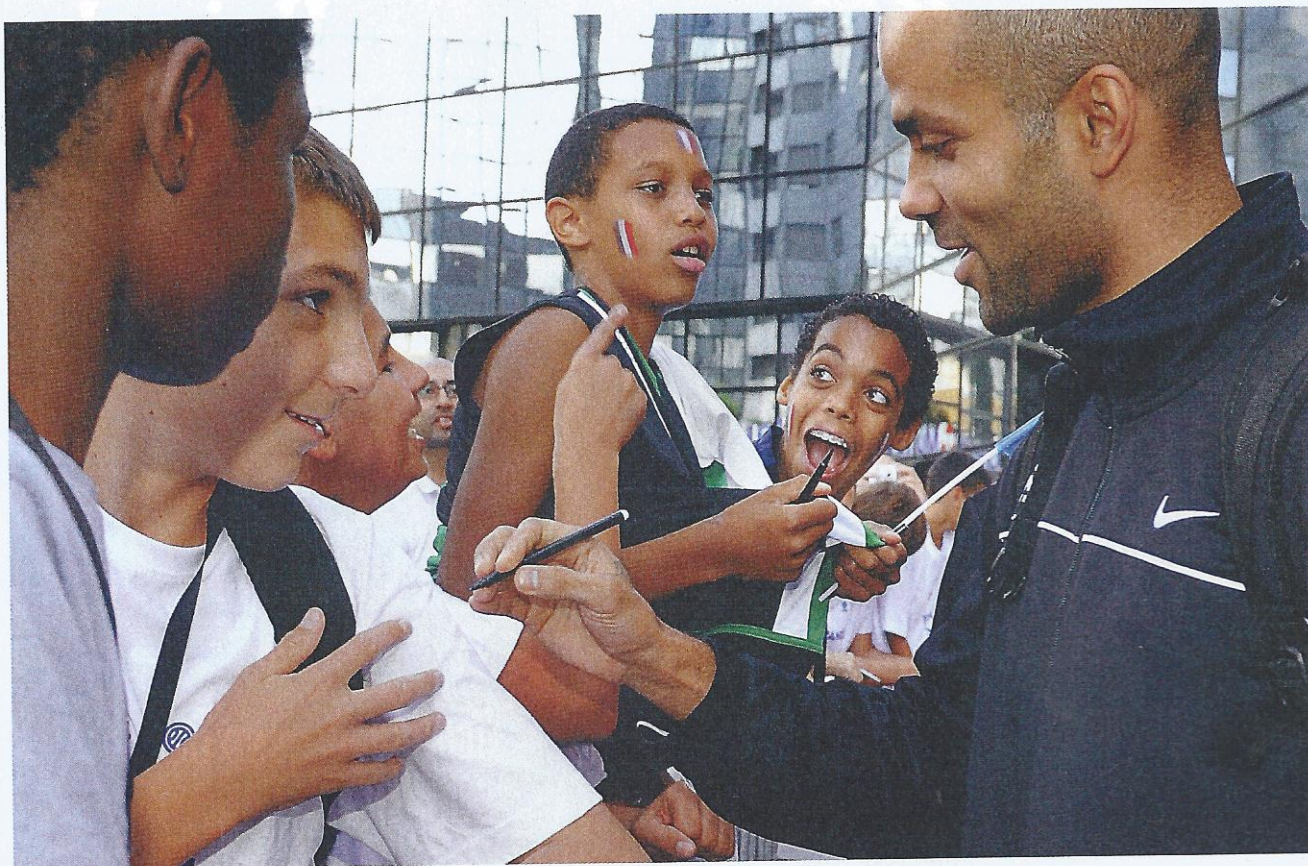
Vous étiez 4^e du « Mag 40 » précédent. À quoi est due votre progression ?

Ce qui s'est passé aux Jeux Olympiques a aidé (la France a atteint les quarts). Ainsi que notre médaille d'argent au Championnat d'Europe 2011, je pense. Et jouer quelques matches à l'Asvel en début de saison dernière a évidemment eu un rôle.

Après votre troisième titre NBA, en 2007, vous insistiez sur l'importance de gagner enfin quelque chose avec l'équipe de France pour étendre cette reconnaissance aux deux côtés de l'Atlantique.

Avec la médaille d'argent à l'Euro 2011, il semblerait que vous y soyez arrivé...

Oui, et c'est bien. Car, avant, j'étais reconnu en France pour tout ce que j'avais accompli aux États-Unis. Mais quand tu fais quelque chose avec l'équipe de France, c'est



JEAN FRANÇOIS MOLLIERE

un autre niveau, les gens sont encore plus fiers.

Grâce aux Jeux Olympiques, vous avez pleinement goûté au bonheur d'être soutenu par tout un peuple. Racontez-nous comment vous avez vécu ce soutien ?

C'était assez impressionnant. Il n'y a rien de plus fort, de plus important que les JO. Et voir cet engouement derrière la France, c'est quelque chose à part. Tu passes sur la télévision nationale, les gens ne parlent que de ça, c'était grand. On en redemande.

Un engouement proche du foot en Europe ?

Oui, je pense... Le foot reste le sport n° 1 en France. Même si l'image du foot a pris un coup ces derniers temps, ça reste le sport leader. Et je suis comme tout le monde, j'adore le foot. Et je suis fan du PSG. Mais des sports comme le rugby, le basket et le hand peuvent trouver leur propre place et exister en France.

Vous n'avez jamais été jaloux de la popularité des footeurs, de celle de votre ami Thierry Henry ? Vous auriez pu vous dire : si j'avais fait du foot, je jouerais au PSG, je serais une star planétaire... Non (il rigole). Par rapport au sport que je fais, à l'exposition que j'ai en France,

les gens me suivent quand même bien. Et, à chaque fois que je rentre, je vois bien que les gens sont fiers de moi.

Joakim Noah a retrouvé sa 10^e place, qu'il a occupée en 2010 et en juin 2011...

C'est bien qu'il soit là. Maintenant, si on veut monter encore un peu plus haut, il faudra faire un gros résultat à l'Euro. Si on est champions d'Europe cet été, on pourrait bien continuer à monter. Mais je sais qu'on est tous motivés. S'il n'y pas de blessures, je pense que tout le monde viendra.

Vous êtes le sportif préféré des femmes. Que vous trouvent-elles ?

Ce qui est sûr, c'est que ça fait plaisir. Mais bon, pour être honnête, je suis un peu étonné... J'essaie toujours de faire attention à mes fans. Je suis très présent sur Twitter, sur Facebook, je fais beaucoup de choses avec ma fondation et tout ■■■

Le meneur français est très présent pour ses fans. Que ce soit sur les réseaux sociaux, lors de ses camps d'entraînement en France ou après les matches.

« À CHAQUE FOIS QUE JE RENTRE EN FRANCE, JE VOIS BIEN QUE LES GENS SONT FIERs DE MOI »



PIERRE LABATINIERE

« Grâce » au lock-out en NBA, TP a pu venir donner un coup de main à l'Asvel, « son » club, d'octobre à fin novembre 2011.

ça contribue à faire de moi un bon modèle pour les jeunes en France.

Les jeunes (15-24 ans), justement, vous plébiscitent aussi. Comme l'an dernier.

Je suis à l'écoute de la nouvelle génération. Avec mes camps de basket, par exemple. Mon show radio sur RMC me permet de rester connecté avec tous mes fans en France. Et mon dessin animé (« *Baskup* », sur M6) aide aussi, j'imagine. Et les jeunes savent que je ne fais pas semblant. Si tu viens à mon camp, tu verras que j'y suis de 9 heures du matin à 23 heures. C'est très important pour moi. C'est pourquoi j'y retourne tous les ans. L'an prochain, on a déjà programmé trois semaines de camp, trois matches de gala et un dîner de charité en septembre.

Votre vie est déjà planifiée pour les dix prochains mois ?

« SI TU NE VEUX PAS DÉCEVOIR, PAS DE SECRET, IL FAUT SE PRÉPARER. EN PERMANENCE »

Oui. Je connais tout mon programme jusqu'à la fin septembre 2013.

Les gens ne savent probablement pas à quel point vous préparez tout. Ce souci presque maniaque du détail vous vient d'où ?

Mon père et ma mère m'ont bien éduqué. Ils m'ont toujours encouragé à être bien préparé. Mais ça vient aussi de ma personnalité. Si tu ne veux pas décevoir, il n'y a pas de secret, il faut se préparer. En permanence.

C'est beaucoup de travail ?

Bien sûr. Je travaille tout le temps. Je m'entraîne, je joue, je prépare les événements qui arrivent... Avec mon camp de basket, par exemple. Je suis sur la piste d'athlétisme à 7 heures du matin pour courir pendant deux heures afin d'être prêt quand le stage de l'équipe de France commence. Rien n'arrive comme ça. D'ailleurs, l'été prochain, je me suis déjà prévu deux semaines de travail physique avant de rejoindre l'équipe.

Et si vous voulez vous éclipser avec votre amie pendant deux semaines, c'est possible ?

C'est faisable... Enfin, ça dépend quand aussi... (Rire).

...

Être complètement libre, ça ne vous manque jamais ?

J'essaie de répondre à un maximum de demandes. Ronny (*Turiaf*) voulait faire un camp en Martinique, j'essaie d'y aller. L'année prochaine, on va faire un match à la Réunion en juin. Ça faisait quatre ans qu'il me demandait si je pouvais venir. En juillet, c'est match de gala à Lille, en septembre, c'est en Vendée, je vais retourner au Vendéspace, salle que j'ai inauguré en septembre dernier. Je fais des trucs dans toute la France.

Et vous n'en avez jamais marre ?

Non. Au contraire. J'aime aller vers mes fans. Je ne joue pas un rôle.

Mais la fatigue, les avions, les aéroports, ça use, tout ça. Pas vous ?

Non. Depuis mes débuts, j'ai toujours réussi à dormir n'importe où.

Pouvoir sortir un jour incognito, ça vous intéresse ?

Je ne pense pas comme ça. J'ai la chance de vivre ma vie, de faire ce que je fais, et j'essaie de ne pas gâcher le talent que Dieu m'a donné.

Vous êtes aussi numéro 1 dans l'ouest de la France. Avez-vous un début d'explication ?

C'est marrant ça, parce que, dans mes camps de basket, j'ai plein de jeunes qui viennent de l'ouest de la France. Ils doivent probablement plus regarder la NBA là-bas (*rire*).

À chacun de vos retours dans l'Hexagone, notez-vous des différences dans le traitement que vous recevez ?

Non, c'est pareil. Ni plus, ni moins.

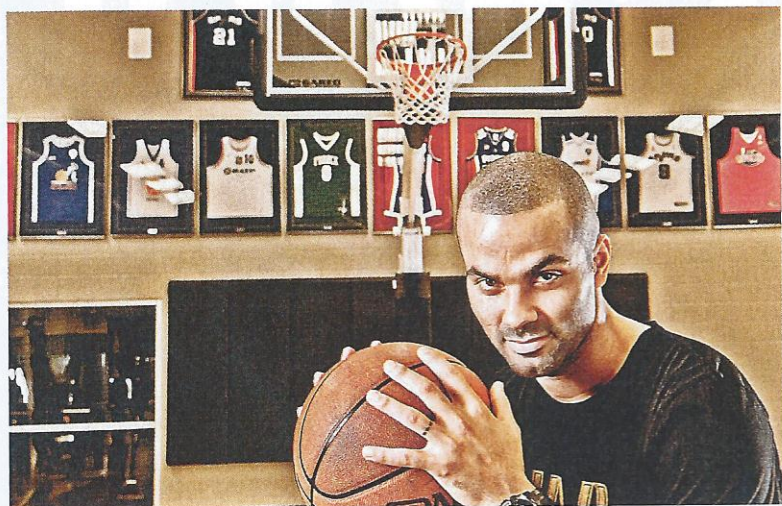
Vous pouvez sortir dans la rue en France ?

Oui, bien sûr. Les gens sont sympas. Ils me demandent des photos, des autographes.

Vous êtes reconnu partout ?

Ah oui ! Ils me reconnaissent, mais ils sont gentils. Mais il n'y a pas beaucoup de différences avec les fans américains. Les gens sont très respectueux.

Vous êtes aux États-Unis depuis douze ans. Rentrer en France ne devient pas plus difficile avec le temps, comme souvent pour les expatriés de longue date ?



LIONEL LIAIN

TONY PARKER

30 ans, né le 17 mai 1982, à Bruges (Belgique). 1,88 m ; 84 kg.

> 2000 Champion d'Europe juniors à Zadar (Croatie) ; dispute son premier match avec les Bleus le 22 novembre, en Turquie (défaite 71-69).

> 2001 Drafté en NBA par les San Antonio Spurs (à la 28^e place).

> 2003 Premier titre NBA avec San Antonio.

> 2005 Deuxième titre NBA ; médaillé de bronze au Championnat d'Europe.

> 2007 Troisième titre NBA et premier Européen élu MVP des finales.

> 2011 Vice-champion d'Europe et meilleur marqueur de l'Euro (défaite en finale face à l'Espagne : 98-85).

> 2012 Première participation aux Jeux Olympiques, à Londres. Éliminé en quarts de finale par l'Espagne (66-59).

Non, car je rentre trois mois tous les étés.

Je loue un appart' à Paris, je me sens bien en France. J'y ai mes amis, c'est ma maison. Et je parle toujours français. Je n'en suis pas à chercher mes mots quand je m'exprime.

Popularité veut aussi dire opportunités.

Vous pensez profiter de cette vague pour faire une carrière extrasportive en France ?

Je ne sais pas ce que je vais faire. J'ai encore du temps, car j'aimerais jouer jusqu'à 38 ans. Il me reste donc encore huit ans avant d'y songer. Mais c'est clair que ma popularité n'a jamais été aussi forte. Mes sponsors font du bon boulot aussi. Avec la campagne Quick, je suis partout, dans tous les magasins, dans toutes les grandes villes.

Vous avez aussi investi à l'Asvel.

Est-ce que vous pensez y rester ?

Bien sûr. Même si j'aurai toujours un pied dans les deux pays. Je serai toujours entre les États-Unis et la France. Mais je n'ai pas fait tout ça avec l'Asvel pour ne pas m'en occuper plus tard.

Il ne faut donc pas s'inquiéter de votre impatience ?

C'est juste que chaque projet prend du temps. On est en France. Tout est plus dur. Il faut être patient. Tant qu'on n'aura pas une nouvelle salle, on ne pourra pas faire décoller le club. Mais je sais qu'il faut être patient et ce sera encore plus gratifiant quand cela arrivera.

L'arrivée possible de Qatariens au Paris Basket ne vous intéresse pas un peu ?

Non.

Même avec leurs moyens et donc une accélération de tout le processus...

Non. Je suis à l'Asvel pour y rester. ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR OLIVIER PHEULPIN
redactionmag@lequipe.fr

« MA POPULARITÉ N'A JAMAIS ÉTÉ AUSSI FORTE. MES SPONSORS FONT DU BON BOULOT »